

Le Traité de la nature d'Isidore de Séville

(Laon, BM, ms. 423)

Charlotte Denoël

Entre les invasions germaniques du Ve siècle et la Renaissance carolingienne du IXe siècle, l'époque mérovingienne est souvent perçue comme une époque de transition et pâtit dans l'historiographie d'une image négative. Si, sur le plan politique, l'histoire des Mérovingiens est marquée par une forte instabilité à partir du VIIe siècle, cette période n'en est pas moins féconde sur le plan culturel et religieux. L'expansion du monachisme a permis l'émergence d'une littérature chrétienne savante et l'essor d'un art de l'enluminure et de l'orfèvrerie barbares d'une richesse de couleurs et de matières sans égale. En l'absence d'art de cour, la production des manuscrits dépend de l'activité intellectuelle des foyers monastiques et épiscopaux dispersés sur le territoire : Luxeuil, Corbie, Chelles, Meaux, Laon..., pour ne citer que les principaux. Grâce à son siège épiscopal fondé par saint Remi de Reims à la fin du Ve siècle ou au début du VIe siècle et à ses nombreuses fondations religieuses, Laon s'est affirmée dès l'époque mérovingienne comme un centre intellectuel et artistique de premier plan. Le manuscrit présenté dans les lignes qui suivent en témoigne avec éclat. Il renferme des oeuvres du savant Isidore de Séville (v. 560-636), l'un des plus éminents représentants de la civilisation hispano-wisigothique qui s'est développée en Espagne au VIIe siècle, au temps de la royauté wisigothique qui avait réussi à bâtir un puissant Empire réunissant le Languedoc, l'Espagne et le Portugal dans le dernier tiers du VIe siècle.

Issu d'une puissante famille hispano-romaine de Carthagène, Isidore de Séville succéda à son frère Léandre à la tête de l'évêché de Séville en 601, à une époque où la ville était devenue un centre culturel renommé dans une Espagne en pleine expansion. Grâce à sa formation intellectuelle très complète, Isidore a su transmettre l'héritage antique en perdition, tout en y associant la nouvelle culture chrétienne des Pères de l'Eglise. Sa fibre pédagogique l'a amené à élaborer une oeuvre immense qui traite de domaines variés, de l'écriture sainte à la grammaire, en passant par la théologie, la cosmologie et l'histoire. Ses oeuvres ont connu une large diffusion dans l'Europe pré-carolingienne. Le présent exemplaire en témoigne : copié à Laon vers le milieu du VIIIe siècle, au coeur de l'époque mérovingienne, ce manuscrit de 80 feuillets de dimensions moyennes (24 x 15 cm) renferme quatre ouvrages d'Isidore, *De*

natura rerum (Traité de la nature, ff. 1-33v), *Proemia in libros Veteris ac Novi Testamenti* (Préludes aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, ff. 34-45), *De ortu et obitu sanctorum patrum* (Sur la naissance et le décès des Pères, ff. 45v-64), *Allegoriae quaedam sanctae scripturae* (Allégories sur les Ecritures, 64v-79v). Le parchemin qui a servi à transcrire le texte est d'une qualité médiocre, il a été irrégulièrement découpé et comporte de nombreux yeux, c'est-à-dire des trous résultant d'un étirement trop important de la peau lors de sa préparation.

L'écriture, une minuscule cursive de petit module dans laquelle plusieurs mains sont intervenues, est peu aisée à déchiffrer pour un oeil non averti en raison de ses nombreuses ligatures et des formes complexes de certaines lettres. Elle se rattache au type de l'écriture « a-z » dite de Laon, une écriture mise au point à Laon à une époque où chaque centre intellectuel florissant s'efforçait d'élaborer son propre type graphique, qui mêlait cursive romaine, écriture mérovingienne et traditions irlandaises dont la plupart de ces centres étaient tributaires. Au VIII^e siècle sont ainsi recensées de nombreuses écritures, pour la plupart dénommées d'après leurs particularismes graphiques: écritures a de Luxeuil, a-z de Laon, Leutcher, b, a-b et e-N-a de Corbie, Maurdranne... Comme son nom l'indique, l'écriture a-z de Laon se distingue en ce qui la concerne par l'aspect stylisé et anguleux des lettres a, un a ouvert constitué de deux c brisés, et z, qui évoque la forme d'un h penché, mais ce sont loin d'être les seules lettres à présenter une graphie caractéristique. Ainsi, certains a sont pourvus d'une sorte de boucle descendant en-dessous de la ligne d'écriture, à la manière d'un tilde ; les hastes du d et du r ont elles aussi tendance à glisser en-dessous de la ligne d'écriture ; par endroits, la barre transversale du t est pourvue d'une boucle sur la gauche ; enfin, les ligatures avec les lettres f, g, r ou t sont fréquentes. Plusieurs autres manuscrits présentent une écriture similaire, ainsi le ms. Laon 137 qui renferme les *Histoires contre les Païens* d'Orose, le ms. Paris BnF latin 12168, un exemplaire de saint Augustin, ou encore le ms. Parker Library 334, des *Homélies* d'Origène. Cette calligraphie très stylisée et un peu artificielle s'apparente à une autre écriture élaborée dès le VII^e siècle dans le monastère de Luxeuil, fondé par l'Irlandais Colomban dans les Vosges. Comme ses consœurs, l'écriture a-z de Laon compte parmi les graphies pré-carolines. Sa mise au point dans la région laonnoise reflète la place fondamentale qu'a jouée la France septentrionale dans l'élaboration de l'écriture caroline, en simplifiant et en harmonisant les graphies mérovingiennes maniérées. Derrière cet effort graphique se profile la volonté de restaurer l'unité de la culture occidentale enrichie des apports chrétiens.

L'origine de cette écriture laonnoise pourrait se situer dans le monastère féminin Notre-Dame de Laon fondé sous la règle colombanienne par sainte Salaberge, une noble alliée

aux Pippinides, vers 650-660, si l'on en croit la souscription ajoutée à la fin du volume, à la suite de l'explicit : « Explicit liber premiorum. Ego Dulcia scripsi et suscripsi istum librum rotarum » (« Ici finit le Livre des prologues. Moi, Dulcia, j'ai écrit et corrigé ce Livre des roues. », f. 79). Cette mention a été ajoutée dans une écriture diplomatique de chancellerie un peu maniérée et allongée, au moyen d'une plume très fine et d'une encre plus noire que celle qui a servi à transcrire le texte du manuscrit. Ces différences avec l'écriture du manuscrit ont conduit certains chercheurs à contester l'authenticité de cette signature et à ne voir dans cette souscription qu'un ajout postérieur d'une autre main. Néanmoins, il n'est pas impossible que nous ayons ici affaire à une copiste maniant aussi bien l'écriture livresque que l'écriture diplomatique et qui aurait ensuite rajouté son nom dans l'écriture qui lui était la plus familière. Dulcia étant incontestablement un nom de femme, il n'existait à l'époque dans la région laonnoise qu'un seul monastère féminin susceptible d'abriter des moniales copistes, Notre-Dame, plus tard placée sous le double vocable de Notre-Dame-Saint-Jean. Florissante, l'abbaye abritait 300 moniales peu après sa fondation selon la *Vie de sainte Salaberge*. Ce n'est du reste pas la seule signature de copiste féminine que nous connaissons pour le VIII^e siècle : quelques autres témoignages nous sont parvenus, ainsi les manuscrits copiés dans l'abbaye bénédictine de Chelles pour l'archevêque de Cologne Hildebald (Cologne, Dombibliothek, mss. 63, 65, 67) ou l'exemplaire du *De trinitate* de saint Augustin originaire du diocèse de Meaux, dont une initiale comporte le nom en capitales d'une nonne, Madalberta (Cambrai, BM, ms. 300, f. 155). Quoique rares, ces exemples attestent que les monastères de femmes, comme ceux d'hommes, étaient des centres de culture au Haut Moyen Âge et ont participé à la transmission des savoirs par le truchement de l'enseignement ou de la copie de manuscrits.

Cet exemplaire n'est pas seulement un remarquable témoin des particularismes calligraphiques pratiqués à l'époque mérovingienne ; une partie de l'intérêt qu'il suscite s'explique également par la qualité et l'abondance de sa décoration qui offre un échantillon des ingrédients les plus originaux de l'enluminure de cette époque. Celle-ci a su se forger une identité propre à partir des héritages antique, insulaire et germanique dont les techniques et les motifs décoratifs sont mis au service d'une étonnante et foisonnante richesse créative. Ici, le décor du manuscrit d'Isidore est fait d'incipits et d'explicits en capitales multicolores compartimentées, enclavées dans des cartouches ou en forme de poissons, et d'une cinquantaine d'initiales ornées à la mode mérovingienne d'entrelacs, de tresses, de fleurons ou de motifs zoomorphes (canards, aigles, poissons, chiens...) qui leur confèrent un aspect exubérant et fantaisiste. Comme les pointillés oranges qui rehaussent certaines initiales et

chiffres, les cartouches, entrelacs et tresses reflètent la prégnance des modèles insulaires sur le continent, transmis par les moines missionnaires irlandais ou anglo-saxons, tandis que les motifs zoomorphes se rattachent à des influences lombardes d'Italie septentrionale. L'effet très coloré qui se dégage de ce décor aux couleurs vives et variées juxtaposées les unes aux autres à la manière d'une mosaïque évoque pour sa part les émaux cloisonnés de l'orfèvrerie mérovingienne. Ces émaux rehaussaient notamment les fibules, ces broches circulaires qui décoraient les vêtements, et ont été retrouvés en grande quantité dans les sépultures mérovingiennes. Importée en Gaule à l'occasion des grandes invasions du Ve siècle, la technique de la verroterie cloisonnée s'est enrichie et affinée au contact des orfèvres mérovingiens, avant d'influencer à son tour très fortement le décor des manuscrits. Avec ses rehauts de couleurs vives, ses lettres enclavées dans des cartouches, ses pointillés oranges et son initiale D dont la haste est garnie de motifs tressés et la panse formée du corps d'un oiseau, la page d'incipit du f. 1 offre un bon aperçu de ce style original et coloré résultant d'un syncrétisme d'influences très diverses. Celui-ci se distingue par son caractère essentiellement ornemental et non figuratif. Une initiale toutefois, fait exception à la règle : surmontant un aigle, un visage de femme à la chevelure bouclée garnit la panse de l'initiale Q au f. 8v. Rare à cette époque et dans ce type de manuscrit, cette représentation pourrait constituer un argument supplémentaire en faveur de l'origine féminine du manuscrit, voire même faire allusion à Dulcia, la moniale qui a laissé sa signature à la fin du manuscrit. Dans l'ensemble, ce décor typiquement mérovingien est très similaire à celui d'un autre exemplaire copié en écriture a-z de Laon, les *Questions sur l'Heptateuque* de saint Augustin (Paris, BnF latin 12168). On y retrouve des initiales peintes à la manière des émaux cloisonnés, des titres inscrits dans des cartouches multicolores, un vocabulaire décoratif fondé sur des motifs géométriques et zoomorphes, où poissons, oiseaux et canidés constituent la structure des initiales, ainsi qu'une palette très vive et diversifiée. Ces parallèles stylistiques frappants entre les deux manuscrits montrent que Laon a joué aux côtés de l'abbaye de Corbie un rôle majeur dans l'élaboration du style mérovingien en France septentrionale. Des rapprochements peuvent également être effectués avec un exemplaire des *Homélies sur saint Luc* d'Origène (Parker Library, ms. 334), déjà cité pour l'écriture, qui présente des initiales d'apparence similaire, ainsi qu'avec des manuscrits corbéiens de la seconde moitié du VIIIe siècle, où les épais entrelacs colorés, les initiales rehaussées de couleurs vives juxtaposées à la manière des émaux cloisonnés et les motifs animaliers sont monnaie courante.

Le décor ornemental du manuscrit d'Isidore est complété par sept schémas géométriques qui illustrent le premier ouvrage contenu dans le manuscrit, le *Traité de la*

nature. Le savant évêque dédia cet ouvrage de cosmographie à Sisebut de Tolède, roi des Wisigoths (612-621). Ce prince lettré favorisa l'activité littéraire profane d'Isidore en lui commandant plusieurs traités. Composé de 48 chapitres, le *Traité de la nature* a rencontré un grand succès au Moyen Âge et en particulier à l'époque précarolingienne, ainsi que l'attestent les nombreux témoins manuscrits qui nous sont parvenus. Le manuscrit Laon 423 est l'un des plus anciens. Utilisé pour l'édition du traité sous le sigle L, il présente une recension brève en 46 chapitres, dont sont absents l'addition mystique et les chapitres 44 et 48. Dans cette cosmographie influencée à la fois par la physique aristotélicienne et par la physique néo-platonicienne, Isidore de Séville se préoccupe avant tout de l'image du monde. Il reprend la tradition platonicienne qui définit le monde en terme d'entités corporelles et distingue quatre parties physiques correspondant aux 4 éléments. Chez Isidore, l'univers est ainsi formé de deux sphères, l'une pour l'homme l'autre pour les étoiles. Son profond intérêt envers la physique et les phénomènes naturels fait l'originalité de sa pensée. Très ouverte, celle-ci se nourrit à la fois des sources antiques et des auteurs chrétiens sans donner la préférence aux unes plutôt qu'aux autres.

Les six figures circulaires qui illustrent ce traité dans le manuscrit de Laon lui ont valu l'appellation de *Livre des roues* (*Liber rotarum*). L'incipit du f. 1 porte ce titre, tout comme d'ailleurs la réponse que fit le roi Sisebut au traité en 613, sous la forme d'un poème sur les éclipses: « Epistula Sisebuti regis Gothorum missa ad Isidorum de Libro rotarum ». Le manuscrit de Laon est l'un des plus anciens témoins de l'usage de ce titre; un autre témoin est attesté dans le catalogue fragmentaire de la bibliothèque de Fulda avant 800, mais dans l'ensemble, ce titre est rare avant le IXe siècle. Dans la tradition antique, la roue symbolisait l'image du monde et, par extension, du temps, de sorte que ce titre s'est rapidement imposé dans une large branche de la tradition manuscrite du *Traité de la nature*.

Comme le reste du décor, les sept diagrammes qui illustrent le manuscrit sont exécutés à l'encre brune, avec des rehauts de couleur orange, jaune, mauve et vert vif. Le premier des sept schémas est une roue des mois (f. 5v). Celle-ci est divisée en six cercles concentriques et douze rayons, soit 72 cases qui renferment chacun dans un cercle, de haut en bas, les noms latins des mois, le jour où ils commencent chez les Egyptiens, l'abréviation du nom latin du mois, l'ablatif *diebus*, enfin le chiffre romain XXX correspondant au nombre de jours mensuels dans le calendrier égyptien. Le centre du cercle est demeuré vierge. A partir de l'époque carolingienne, des manuscrits se réclamant d'une autre tradition picturale accueillent au milieu du cercle une figure humaine rappelant que l'homme est au centre de l'univers. La seconde roue du Traité, la roue de l'année et des saisons (f. 8v), occupe une place majeure

dans la pensée isidorienne, car elle mène le lecteur au coeur de la cosmologie antique et en particulier de la philosophie aristotélicienne. Par le biais de huit demi-cercles sécants, les quatre saisons sont mises en relation avec les qualités primaires, humide et chaud, chaud et sec, sec et froid, froid et humide dont elles apparaissent comme une combinaison (printemps : humide + chaud, Levant / été : chaud + sec, Midi / automne : sec + froid, Couchant / hiver : froid + humide, Nord). Au centre de la roue, l'inscription « ANNUS » surlignée de pointillés rappelle que l'année est constituée de la marche circulaire des saisons. La roue des cercles du monde (f. 10v) est, quant à elle, garnie d'une figure en forme de trèfle à cinq pétales, chaque pétale symbolisant une zone terrestre (deux arctiques, deux tempérées, une équatoriale). Des qualificatifs permettent d'apprécier le climat de chaque zone et son caractère habitable ou inhabitable. Cette image quelque peu inhabituelle dérive de la tradition pédagogique qui consistait à représenter ces zones aux élèves au moyen des cinq doigts de la main ouverte, tradition qu'expose Isidore en tête du chapitre. Seul diagramme à revêtir une forme cubique, le schéma des éléments (f. 11v) est composé de deux carrés en projection. Dans le premier carré divisé en quatre parties égales, on trouve les descriptions de chaque élément (feu : mince, pointu, mobile / air : mobile, pointu, épais / terre : épaisse, arrondie, immobile / eau : épaisse, arrondie, mobile), accompagnées de petites décorations abstraites multicolores. Le second carré abrite la description d'Isidore relative au cube des éléments : « cette figure est solide comme la géométrie », ainsi qu'un autre dessin abstrait. Une rosette décorative surmonte ces deux carrés. Illustrant le chapitre XI, la roue du microcosme est placée en regard du cube des éléments, au f. 12. Sous le titre « mundus, annus, homo » (« le monde, l'année, l'homme ») inscrit au centre du cercle, elle établit la correspondance entre les éléments du monde, les saisons de l'année et les humeurs du corps humain. Garnie de demi-cercles sécants, cette « figure (...) fait voir les qualités à la fois communes et distinctes de ces quatre éléments », ainsi que l'indique Isidore dans le texte. Sont ainsi mis en relation les qualités, éléments, saisons et humeurs suivants : sec et chaud, feu, été, colère / chaud et humide, air, printemps, sang / humide et froide, eau, hiver, phlegme / froide et sèche, terre, automne, mélancolie. Les deux dernières roues sont dédiées aux planètes (f. 21v) et aux vents (f. 29). A la fin du chapitre XXIII, les sphères planétaires s'inscrivent dans sept anneaux concentriques comportant l'indication de leurs noms, de leurs signes et de leur durée de révolution circulaire, suivant un schéma bien répandu dans l'Antiquité, en particulier chez Aristote. Lune, Mercure, Lucifer, Soleil, Vesper, Phaéon et Saturne tournent autour de la Terre au centre. Toujours selon un schéma aristotélicien, la rose des douze vents, enfin, inscrit ceux-ci dans un cercle, accompagnés de leurs qualificatifs antiques : Septentrion ou Aparctias, Circius

ou Thrascias, Aquilon ou Borée, Subsolanus ou Apeliotes, Vulture ou Caecias, Eurus, Auster ou Notus, Euroauster, Euronotus, Zéphyre ou Favonius, Africus ou Lips, Corus ou Argestès. Une légende cruciforme au centre indique les termes suivants : MUNDUS/KOCMOC (cosmos en grec). Dérivées des manuels scolaires antiques qui véhiculaient sous une forme simplifiée la philosophie d'Aristote et de Platon, ces figures ont contribué à transmettre la cosmographie antique durant le Moyen Âge.

Ce traité de cosmographie est suivi de trois autres opuscules d'Isidore. Les *Proemia in libros Veteri et Novi Testamenti* proposent un résumé du contenu des différents livres de la Bible, le *De ortu et obitu patrum* renferme une biographie des Pères de l'Ancien et du Nouveau Testament, les *Allegoriae*, enfin, expliquent le sens allégorique et moral des personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ces trois textes forment une sorte de triptyque sur l'interprétation des Ecritures ; ce sont de petits manuels, des aide-mémoires à visée pastorale destinés à faciliter la connaissance de la Bible, à une époque où, dans le royaume wisigoth récemment unifié, il était urgent de relever le niveau intellectuel des orateurs, devenu plus qu'élémentaire, face à un public d'auditeurs majoritairement inculte. Les notes et réflexions exégétiques qu'ils contiennent, souvent transcrites dans un langage simplifié, fournissent aux célébrants un minimum de connaissances pour préparer et rédiger les homélies qu'ils prononcent à la suite de la lecture des Ecritures. Si l'ouvrage *Sur la naissance et le décès des Pères* se présente comme un commentaire biblique à caractère littéral, les *Préludes* et les *Allégories* font pour leur part une large place à l'exégèse allégorique. Dans les *Allégories*, Isidore n'hésite pas à faire oeuvre de compilateur, selon sa méthode habituelle : il fusionne et condense des extraits des Pères de l'Eglise, saint Augustin en premier lieu. Son discours laisse entrevoir un intérêt marqué pour les affaires religieuses de son temps, ainsi qu'en témoignent les allusions fréquentes à la polémique antijuive et au rôle des clercs dans l'Espagne wisigothique. Les trois opuscules ont été diffusés très tôt ensemble et dans l'ordre qui est le leur dans le manuscrit de Laon, ordre qui pourrait correspondre à la chronologie de leur composition, au commencement du VIIe siècle. Dans ce manuscrit, ils ont été copiés à la suite du *Traité de la nature*, entre les ff. 34 et 79v. De légères différences entre les deux parties (1-33v et 34-79v) sont perceptibles au niveau du décor : moins abondant (12 initiales ornées, contre une quarantaine pour la première partie), celui-ci est rehaussé d'une palette plus sombre et moins lumineuse (rouge et vert foncés, jaune bistre), d'où est exclue le jaune vif et où l'orange se fait plus rare ; les lettres, moins exubérantes, présentent une structure géométrique garnie d'épaisses torsades colorées, à l'exception toutefois de l'initiale

du f. 64v. Sur le plan de l'écriture, on observe également des changements de main dans cette seconde partie et l'emploi de l'encre orange pour les titres, non attesté dans la première partie.

A la suite de son exécution, le manuscrit est passé à une date indéterminée dans les collections de la bibliothèque du chapitre de la cathédrale Notre-Dame de Laon, dont il porte les anciennes cotes de l'époque moderne au f. 1 : « x f » et « n°118 ». La première a été attribuée au XVIII^e siècle par le chanoine Leleu dont le catalogue des manuscrits de la cathédrale fut publié par Bernard de Montfaucon, la seconde au siècle suivant lors de la rédaction du catalogue des manuscrits de la cathédrale par Dom Gédéon Bugniâtre. Le premier fut docteur de la Sorbonne, archidiacre de Thiérache et vicaire général du diocèse de Laon et rédigea une monumentale *Histoire de la ville de Laon* ; le second (1718-1779), érudit laonnois, entra comme bénédictin dans la congrégation de Saint-Maur en 1735, puis fut pensionné en 1755 par la ville de Laon pour rédiger également une autre *Histoire du Laonois, ou des villes, comté et diocèse de Laon* achevée en 1763. Cette *Histoire* demeurée inédite comprend le catalogue des manuscrits de la cathédrale Notre-Dame (BnF, Picardie, ms. 265 ff. 99-113v). Le manuscrit d'Isidore y est décrit sous le numéro 118 : « Autres ouvrages du meme [Isidore], scavoir quatre livres. L'un traite de la nature des choses, le 2^e contient les prolegomenes de l'ancien et du nouveau Testament, le 3^e parle de la naissance et de la mort des prophetes comme aussi de plusieurs de ceux dont les noms se lisent dans les Ecritures, le 4^e dedié à Orose explique les principaux de l'Ecriture dont le sens est caché sous des allegories. » (ff. 104v-105). A la Révolution, la sécularisation des biens du clergé a entraîné le transfert du manuscrit dans un dépôt, puis à la Bibliothèque municipale, dont il constitue l'un des joyaux de la collection patrimoniale.

Bibliographie :

F. Ravaisson, *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements*, I. Laon, Paris, 1846.

E. A. Lowe, *Codices latini antiquiores: : a paleographical guide to latin manuscripts prior to the ninth century*, VI : France. Abbeville - Valenciennes, Oxford 1953, n°766.

J. Fontaine, *De natura rerum. Traité de la nature*, éd. Bordeaux, 1960.

B. Tessède, « Les illustrations du De natura rerum d'Isidore », *Gazette des Beaux-Arts* 56 (1960), p. 19-34.

Suzanne Martinet, « Sainte-Marie-Saint-Jean de Laon », *Enluminure carolingienne et romane, Les dossiers de l'archéologie* 17 (1976), p. 26-34.

J. Fontaine, *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, Paris, 1983².

R. McKitterick, « Nuns' Scriptoria in England and Francia in the Eighth Century », *Francia: Forschungen zur Westeuropäischen Geschichte* (Sigmaringen, 1992), p. 1-35.

Barbara Obrist, « Le diagramme isidorien des saisons, son contenu physique et les représentations figuratives », *Mélanges de l'École française de Rome* 108-1 (1996), p. 95-164.

J. Fontaine, *Isidore de Séville. Genèse et originalité de la culture hispanique au temps des Wisigoths*, Turnhout, 2000.

J. Elfassi, D. Poirel, C. Codoner, J.C. Martin et M. A. Andrés-Sanz, « Isidorus Hispalensis ep. », *La trasmissione dei testi latini del medioevo. Medieval Latin Texts and their Transmission*, 2 vol., éd. P. Chiesa et L. Castaldi, Florence, 2004-2005, I, p. 196-226 et II, 274-417.

Expositions :

J. Porcher, *Les manuscrits à peintures en France du VIIe au XIIe siècle*, Paris, Bibliothèque nationale, 1954, n°10.

S. Martinet, *Quelques belles pièces de la Bibliothèque municipale de Laon*. Catalogue de l'inauguration du 16 juin 1980 de la nouvelle bibliothèque à l'abbaye Saint-Martin, n°1.

Laon, citadelle royale carolingienne. Catalogue de l'exposition, 12 septembre-31 octobre 1987, Bibliothèque municipale de Laon, p. 39-40, n°1 et pl. p. 69-70.

Notice descriptive du ms. 423 :

Isidore de Séville, De natura rerum [dit « Liber rotarum »] (1-33v), Proemia in libros Veteris ac Novi Testamenti (34-45), De ortu et obitu sanctorum patrum (45v-64), Allegoriae quaedam sanctae scripturae (64v-79v).

Laon, milieu VIIIe s.

Parch., 80 ff., 24 x 15 cm (just. 19,5 x 11,5 cm)

Minuscule a-z de Laon.

Mention au f. 79v: "Explicit liber premiorum. Ego Dulcia scripsi et susscripsi istum librum rotarum".

Ecriture de petit module. 31 longues lignes.

Régure à la pointe sèche, piqûres à l'extérieur.

Parchemin irrégulièrement découpé et de mauvaise qualité, nombreux yeux.

Cahiers signés : a (8v), B (17v), C (25v), d (33v), puis .I. (41v), .II. (49v), .III. (57v), .IIII. (65v), .V. (73v). La première série de signatures est contemporaine du texte, tandis que les chiffres romains sont des ajouts plus tardifs à l'encre noire.

Collation : la plupart des cahiers sont des quaternions, sauf le II et le X : 1 f., I (1-8), II (9-17, 1 f. manquant entre les ff. 9 et 10), III (18-25), IV (26-33, 2 ff. isolés : 29 et 31 : 1 f. manquant entre les ff. 28 et 29 et un autre entre les ff. 31 et 32), V (34-41), VI (42-49), VII (50-57), VIII (58-65), IX (66-73), X (74-80, 1 f. manquant entre 79 et 80).

Reliure cuir brun marbré sur ais de bois refaite.

Provenance : Cathédrale Notre-Dame de Laon, anciennes cotes au f. 1 : x f (Leleu, XVIIe s.) et n°118 (Bugniâtre).

Décoration :

Titres en capitales mérovingiennes mêlées d'onciales, avec des rehauts de couleur.

f. 1 : incipit décoratif avec lettres multicolores (rouge, mauve, jaune, vert), dont certaines dans des cartouches, pointillés oranges sur certaines lettres

f. 33v : explicit décoratif : « explicit liber primus »

f. 34 : incipit décoratif : « in nomine sanctae trinitatis, incipit liber proemiorum de liberis novi ac vetus testamenti plenitudinemque in canone catholica... »

f. 45 : explicit décoratif : « explicit liber proemiorum » (explicit répété f. 79v, avant la souscription de Dulcia)

f. 45v : incipit décoratif : « incipit vita vel obitus sanctorum qui in Domino processerunt »

Nombreuses initiales ornées d'entrelacs, tresses, fleurons, motifs zoomorphes : 1 (D), 2v (D), 3v (N et E), 4v (M), 6 (D, I et A), 7v (S), 8v (Q), 9 (S), 9v (M), 10 (I), 11v (C), 12v (C), 14v (H), 15v (R), 16 (D), 19v (L), 20v (S), 21 (I), 22 (S et F), 22v (L), 23 (A), 24v (S), 25v (T et A), 26v (E), 27 (N et L), 27v (A et S), 28v (V), 30v (Q), 32 (Q), 32v (S), 33 (D), 34 (I et I), 35 (I), 42v (L), 43 (P), 43v (A et P), 44 (I), 45v (P), 46 (I), 47 (I), 64v (Q).

f. 8v : initiale avec figure féminine

Schémas cosmographiques ff. 5v, 8v, 10v, 11v, 12, 21v, 29.

Nombreux rehauts de couleur sur les lettres capitales du texte et pointillés oranges ou verts.

Couleurs : rouge orangé, jaune vif, jaune bistre, vert, mauve ; changement de tonalités à partir du f. 34 : rouge et verts plus sombres, jaune bistre.